Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des

informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 49 (1961)

Heft: 4

Artikel: Faudrait-il toujours sortir sereine?

Autor: Rochat, Marguerite

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-269681

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Faudrait-il toujours sortir sereine?

Il y a quelques semaines, une troupe d'acteurs parisiens, la compagnie des Neuf, jouait à Lausanne deux pièces que la critique a mal-menées à tel point que les artistes ont dû interrompre leurs représentations et reprendre à la place Oncle Vania, de Tchékov, qu'ils avaient place Oncle Vania, donné auparavant.

place Oncle Vania, de Tchékov, qu'ils avaient donné auparavant.

Cet incident regrettable laisse plus qu'un souvenir génant. Il pose une fois de plus le problème de l'approche d'une œuuvre d'art, dramatique ou autre, et de la façon dont il faudrait l'aborder pour essayer de la comprendre. Avant de porter un jugement arbitraire, ne vaudrait-il pas mieux braquer sur elle l'éclairage d'une information impartiale puisée aux sources mêmes d'un univers psychologique que le public ne connaît guêre?

Car il est en effet autour de nous des mondes où pensée et sensibilité explosent en des drames insolites et déroutants, et cependant humains au même titre que les nôtres. Théâtre irlandais, norvégien, suédois, russe, etc. autant de portes entr'ouvertes sur l'âme d'un autre peuple. Si nous poussions un peu ces portes, au lieu de les refermer?

Je ne parlerai pas d'Histoire de Nuit, pièce en un acte d'O'Casey, jouée en lever de rideau, quoique cette farce satirique à l'adresse du pharisaisme de la société irlandaise donne un avant-goût prometteur du thêâtre irlandais Le cas de Strindberg, dont Pâques nous

du pharisaïsme de la société irlandaise donne un avant-goût prometteur du théâtre irlandais. Le cas de Strindberg, dont Pâques nous était présenté, est plus grave. Nous sommes en Suède, dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'action se passe entre le Jeudi-Saint et le dimanche de Pâques. Un père, ayant négligé de payer ses dettes, expose ainsi ses enfants à la honte et à la ruine. Mais précisément le créancier le plus redoutable se souvient à point nommé d'un service considérable que lui a rendu le père, et il pardonne. Bien que Pâques.

Le destin tragique de l'héroïne du roman de Pasternak

rendu le père, et il pardonne. Bien que Pâques

Les remous qui ont entouré l'attribution du Prix Nobel de littérature à Boris Pasternak sont encore dans toutes les mémoires. Il y a eu une affaire Pasternak à la suite de laquelle l'auteur russe, accusé de trahison à l'égard de sa patrie, a refusé le prix que lui offrait le monde occidental. Cela ne l'empê-cha pas d'être exclu de l'Union des écrivains cha pas d'être exclu de l'Union des écrivains soviétiques. Quelque temps plus tard, Pasternak déjà gravement atteint dans sa santé, mourait le 30 mars 1960, dans sa datcha de Peredelkino. Durant les mois qui ont précédé sa mort, il n'a pas caché son angoisse extrême à l'idée du sort qui pourrait être réservé à sa compagne — en même temps son conseiler, sa traductrice et celle qui a réussi à faire éditer Docteur Jivago à Turin — Mme Olga Ivinskaia. Il a écrit, en particulier à des amis anglais: « S'ils arrêtaient Olga, je vous enverrais un télégramme disant que quelqu'un a pris la scarlatine. Faites alors sonner tous les toesins et sachez qu'une attaque contre enverrais un telegramme disant que queiqu un a pris la scarlatine. Faites alors sonner tous les tocsins et sachez qu'une attaque contre elle serait en fait un coup contre moi » Cinq semaines après la mort de l'écrivain, Mme Ivinskaia était arrêtée, avec sa fille âgée de 22 ans, fiancée à un jeune Français, Georges Privat, ancien étudiant à l'Université de Moscou, accusé par Radio-Moscou d'avoir « hypothéqué son cœur et sa main contre les droits d'auteur déposés dans les banques étrangères en demandant en mariage la fille de Mme Ivinskaia ». Une déclaration du jeune homme dans la presse française a formellement démenti ces accusations.

On sait aujourd'hui que Lara, l'héroine de Docteur Jivago, est Olga Inviskaia. En 1948 déjà, lors de la purge Idanov contre les peintres, les écrivains et les musiciens soviétiques qui n'étaient pas « dans la ligne », elle a été jetée dans la prison de Lublianska pour avoir refusé de charger Pasternak. Elle y est restée une année. Puis ce furent quatre ans la travaux forcés.

restée une année. Puis ce furent quatre ans de travaux forcés. Pendant ce temps-là Pas-ternak — qui dut sa liberté à son silence s'est occupé de sa fille Irina qu'il adorait, et

soit une pièce exceptionnelle dans l'œuvre soit une piece exceptionnelle dans l'œuvre douloureuse et révoltée de Strindberg par son climat de grâce et de pardon, le spectateur est d'emblée surpris et dépaysé: lenteur de l'action, hésitations des personnages, symbolique des objets, âpreté des questions d'argent, silence, rôle d'une enfant simple d'esprit. A quoi tout cela correspond-il?

quoi tout cela correspond-il? Il faut d'abord s'orienter dans l'espace et le temps. Pâques, dans un pays nordique comme la Suède, c'est avec la résurrection le réveil de la nature, un réveil mille fois plus réveil de la nature, un réveil mille fois plus miraculeux encore que chez nous, et que soulignent des coutumes significatives: doubles fenêtres qu'on enlève, branches dénudées de bouleau que l'on fait fleurir en vase, nettoyage de la maison. Sur ce fond, la simplicité de maint propos se charge d'émotion, tant on épie après le long hiver les moindres signes avant-caveurs du pristemps: la couleur d'un avant-caveurs du pristemps: la couleur d'un avant-coureurs du printemps : la couleur d'un ciel, le chant d'un oiseau, le retour d'un rayon de soleil sur tel meuble. Charme poétique qui

tempère la rigueur du drame. Ce drame, c'est celui de Strindberg. Il est impossible de dissocier son théâtre de sa personne, car le premier est une transposition, une sorte de travestissement de cette dernière. Strindberg, victime de circonstances de fa-mille qui le marquèrent pour toute la vie et

déterminèrent l'instabilité qui le bouleversa, est le type même du « persécuté ». « Tout son théâtre est une proclamation de légitime défense », dit Adamov. Voilà pourquoi il est âpre, vivant, complexe, déroutant. Mais c'est une vie intérieure. «La lutte a lieu entre les une vie intérieure. « La lutte a lieu entre les ames, entre les cerveaux, et non pas à coups de poignard », écrit-il dans une lettre. Et voilà du coup expliqué le dialogue discontinu, si différent du dialogue symétrique fançais. « N'est-il pas vrai qu'on ne traite aucun sujet à fond dans une conversation, mais qu'un cerveau ouvre à l'autre, fortuitement, une voie dans laquelle selui e l'energage à dit il dans dans laquelle celui-ci s'engage? » dit-il dans la préface de *Mademoiselle Julie*. Si, d'autre part, il y a peu d'action, si l'incertitude règne, angoissante, ce n'est pas simple aboulie comme on l'a prétendu, mais parce que Strindberg à « réduit l'action aux seuls moments de crise, ceux où les hommes se lancent les uns contre ceux ou les nommes se lancent les uns contre les autres... où certainse paroles ineffaçables sont dites, où certains gestes irrémédiables sont faits » (Adamov). Ne retrouve-t-on pas là le classicisme? Le silence des personnages, autre sujet d'étonnement, est d'une densité extraordinaire. Il signifie souvent un refus, parfois un sacrifice. Il accentue cette lenteur de l'action dans un temps qui n'est pas à la mesure du nôtre. Le symbolisme enfin donne une vie intense aux objets : un tableau, un une vie intense aux objets: un tableau, un fauteuil à bascule, un bouquet ne sont jamais là par hasard. Le « lys de Pâques » est le symbole de l'innocence, les branches de bouleau à la fois celui de la verge qui flagelle à Vendredi-Saint et de la Vie qui va renaître au matin de Pâques... Et le symbole s'élargit aux dimensions de la pièce elle-même puisque celle-ci se situe dans les trois jours de la Passion dont elle épouse le rythme.

Ainsi tout est suggestion dans ce théâtre

Ainsi tout est suggestion dans ce théâtre Ainsi tout est suggestion dans ce théâtre du malaise au jeu de scène minutieusement étudié. C'est ce qui explique l'envoûtement qu'il exerce et qui surprend. Mais après tout, « le mal est fort » dit Strindberg, faisant écho à Shakespeare et à beaucoup des plus grands. Faudrait-il toujours sortir serein d'un spectacle? Marguerite Rochat

ESQUISSE PROFESSIONNELLE

TOILETTEUSE DE CHIENS

(Tonte, parure, bains, traitements anti-parasitaires)

Ne croyez pas qu'il suffise d'aimer les ani-Ne croyez pas qu'il suffise d'aimer les animaux pour exercer ce métier. S'il s'agit d'une femme, il faut qu'elle soit robuste, vigoureuse, qu'elle ait le cœur solide et de bons muscles. En fait, pour manipuler de gros chiens, il faut un homme. La femme, par contre, sera qualifiée pour procéder à la tonte et aux parures artistiques s'adaptant à chaque race différentes qu'on doit bien connaître. Un salon de beauté canine convient bien à un couple assez jeune (30 ou 40 ans) car le travail est fatigant. Il ne faut pas avoir peur des chiens!

Dans les villes où existe un nombre suf-Dans les villes où existe un nombre suf-fisant de salons pour chiens, on refuse de for-mer des apprenties, le marché est saturé. Tout au plus, un propriétaire qui désire remettre son établissement acceptera-t-il de former la personne qui lui succédera, celle-ci doit dispo-ser d'un capital de 20 000, 22 000 ou 25 000 fr. Cependant, un toiletteur accepterait de former une apprentie qui s'engagerait à aller

pratiquer le métier dans une localité où manquent les spécialistes de ce genre. L'apprentis-sage peut durer de 4 à 6 mois. Le patron don-ne alors une attestation d'apprentissage, mais il n'y a pas de certificat officiel.

Conditions de travail

Il ne faut pas s'étonner du montant de la reprise d'un établissement, le matériel néces-saire est compris dans la somme et lorsqu'il s'agit d'une élégante salle de bain aux catelles vertes et roses, munie de chromes étincelants, de tables de tonte en métal où l'on opère avec des tondeuses électriques spéciales, de boxes confortables où les « clients » attendent leur conjortables ou les « clients » attendent leur tour avec plus ou moins de patience, on comprendra que le capital investi a une réelle valeur. De plus il y a la clientèle habituée qui est précieuse.

Un toiletteur, une toiletteuse capables retrouvent lavoement l'intérêt de la compre l'intérêt de la

Un toiletteur, une toiletteuse capables re-trouvent largement l'intérêt de leur capital et la rémunération de leurs journées où ils peuvent traiter une douzaine de chiens en moyenne. Si le travail est dur et fatigant, il est cependant fort intéressant.

« Les forces seraient égales si l'éducation l'était aussi »

Au hasard de mes lectures, je suis tombée sur cette page de Montesquieu... ne voilà-t-il pas quelques lignes féministes? J'ai pensé qu'elles pouvaient vous intéresser. C. M. Bex

qu'elles pouvaient vous intéresser. C. M. Bex C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disait l'autre jour un philosophe trèsgalant: la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, par conséquent plus d'humanité et de raison. Ces avantages, qui devaient sans doute leur donner la supériorité si nous avoins été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté à qui rien ne résiste. Le nôtre est de tous les pays; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurionsde la beaute est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véri-table injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seraient égales, si Péducation Pétait aussi. Eprouvons-les dans les talents que Péducation n'a point affaiblis, et nous verrons si nous comme si forts. si nous sommes si forts.

Montesquieu, Lettres persanes (Lettre XXXVIII, Rica à Ibben)



INSTITUT DE BEAUTÉ

LYDIA DAINOW

Ecole d'esthéticiennes

Place de la Fusterie 4

Genève

Tél. 24 42 10

Membre de la FREC





IMPRIMERIE NATIONALE — GENÈVE

de son petit frère. Mme Ivinskaia a été libérée après la mort de Staline et elle s'est remise avec un immense courage aux côtés de Pasternak, mettant ainsi sa vaste connaissance des langues pour traduire, copier et faire éditer en Italie, chez Feltrinelli, le roman de Pasternak.

Les deux femmes ont donc disparu. On sait aujourd'hui qu'elles ont été arrêtées, jugées à huis-clos et condamnées, Olga Ivinskaia à huit ans de travaux forcés et sa fille Irina à trois ans de la même peine. Les amis étrangers de Pasternak mirent tout en œuvre pour savoir ce qu'elles étaient devenues. En vain. Ce n'est qu'en décembre dernier que l'un d'eux apprit, par un aveu maladroit d'un représentant de Gozisdat, la grande firme d'édition de l'Etat soviétique, qu'aucun livre traduit par Mme Ivinskaia ne serait édité en Union soviétique. Des sanctions pénales traduit par Mme Ivinskaia ne serait édité en Union soviétique. Des sanctions pénales avaient été prises contre elle parce que les traductions faites en son nom n'étaient en réalité pas les siennes. Mme Ivinskaia avait des « nègres », en l'espèce de jeunes étudiants de l'Université de Moscou auxquels elle offrait trois roubles par page traduite, alors qu'elle en empochait dix. Le nom d'Irina n'était pas prononcé.

Les amis de Pasternak ne se tinrent pas pour battus. Sous la pression de personnalités de réputation mondiale comme Mrs. Roosevelt, Bertrand Russel, Graham Green, François Mauriac et, paraît-il, Nehru, les auto-

rités soviétiques se virent contraintes de don-ner des explications sur l'affaire Ivinskaia : Au cours de ces dernières années, Boris Pasternak, ce grand poète russe, aurait été la vic-time d'une femme sans cœur et sans scrupules, Olga Ivinskaia, qui se servait de son amitié pour accumuler des sommes d'argent fantas-tiques et pour devenir millionnaire au pass des Soviets. Mme Ivinskaia et sa fille Irina auraient reconnu au cours du procès que des touristes étrangers utilisaient largement le courrier diplomatique, qui est exempt de vi-sites douanières, et ceci avec le consentement sites douanières, et ceci avec le consentement de certaines ambassades accréditées à Moscou. Les deux femmes auraient reçu de l'étranger, en contrebande, 1 million de roubles en argent et en objets de valeur. C'est Radio-Moscou qui en date du 28 janvier donnait cette version de l'affaire Ivinskaia, non pas cette version de l'affaire l'vinskala, non pas en russe, mais seulement en français et en anglais pour les auditeurs de l'Occident. En même temps M. G. Feltrinelli, éditeur de Docteur Jivago affirmait dans une interview que c'était Pasternak qui avait ordonné le transfert de 10 000 dollars. L'écrivain avait précisé qu'il voulait que la somme convertie en roubles fut remise indifféremment à luien roubles tut remise inditreremment à lui-même ou à Mme l'vinskaia. L'éditeur a fait remarquer que le « prélèvement avait été ef-fectué à la suite d'un ordre écrit de Paster-nak en date du 6 décembre 1959, parvenu en Occident en mars 1960 ». Il a ajouté: « Je suis persuadé que l'autorité judiciaire soviéti-

que voudra tenir compte de mon témoignage qui est appuyé sur des documents incontes-

Il est donc aujourd'hui certain qu'il y a eu des transferts de fonds illégaux, ordonnés par Pasternak lui-même. Mais on peut s'étonner qu'aucun journaliste étranger n'ait pu assister au procès de Mme Ivinskaia et de sa fille, alors que selon la version soviétique il s'est agi d'un procès public. De toute façon la peine infligée de huit ans de travaux forcés à Olga Ivinskaia fait bien ressortir qu'elle est la victime du clan néo-stalinien, toujours puissant dans la politique culturelle, qui haïssait Pasternak pour son non-conformisme. Sous le règne de M. Krouchtchev, l'autorité prétend qu'il n'y a plus de prisonniers politiques. Mais visiblement le régime n'est pas à court de prétextes pour inculper ceux qui lui déplaisent. Effectivement, la contravention aux prescriptions sur les devises de-Il est donc aujourd'hui certain qu'il y a eu qui un deplaisent. Effectivement, la contra-vention aux prescriptions sur les devises de-vient de plus en plus un motif d'inculpation. Dans le roman de Pasternak, Lara dispa-raît tout simplement et on perd à jamais sa

trace.
« Un jour, Larissa Feodorovna sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir puis disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue dans un des innombrables camps de concentration du Nord. »

Isabelle de Dardel